

418

le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-2

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

128, rue Montmartre, Paris (2^e)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 88 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-2	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Ce gros malin d'Herriot

Pour mieux situer le sujet, revenons un peu en arrière, à l'époque bénie de l'avènement joyeux à la tête de la monarchie républicaine — ou de la république monarchique, comme on voudra — de celui que Séverine appela Lyonnais-le-Juste. Enfin la France aimée des divinités éternelles avait le monarque qu'elle méritait, elle tenait son Herriot. L'enthousiasme de ces bons électeurs ne connaissait plus de bornes. On allait voir ce qu'on allait voir avec la triomphale majorité du 11 mai, radicale et socialards ne formant qu'une seule âme, qu'un seul corps prêt à tous les assauts, à toutes les actions généreuses. L'âge d'or allait commencer. L'ère nouvelle s'ouvrait.

Il m'arriva vers cette époque d'émettre mon opinion sur « l'homme qui fume la pipe » devant des personnes qui, pour n'être pas des bourgeois, n'en sont pas moins la plus ridicule caricature, bref des électeurs et c'est tout dire. Ah ! quel sacrilège n'avais-je pas commis ! Oser douter d'un homme qui a retourné comme un gant la ville de Lyon, qu'est-ce qu'il te faut ? me fut-il répondu avec dévotion. La conclusion était qu'il fallait laisser au si valeureux conseiller municipal Herriot toute faculté d'utiliser ses talents et la France serait gouvernée comme nul autre.

Les mois ont passé et la réalité implacable est là qui nous montre une situation désespérée à tous les points de vue. Le dégonflage du bonhomme a été complet, de telle sorte que beaucoup même de ceux qui l'ont soutenu, croyant aux déclarations démagogiques, se retirent assez honteux du rôle ridicule qu'ils ont joué. On a pu lire ces lignes de Gouttenoire de Touy après le fameux discours d'agression contre l'Allemagne : « Je défendais le ministère Herriot comme un moindre mal. Après les discours du président du Conseil, je le combattrai comme plus dangereux qu'un ministère franchement nationaliste. Avec un Poincaré, on sait à qui l'on avait affaire. Herriot a prononcé hier un discours dont la démagogie chauvine atteint celle d'un Poincaré ou d'un André Lefèvre. Camouflé en démocrate, ami de la justice internationale, il se révèle plus dangereux qu'un nationaliste avéré ».

En effet, ce discours d'Herriot mérite toute notre attention, parce que nous sommes avertis que tout en prêchant la paix, on prépare activement la guerre. On peut s'en rendre compte à mille petits détails, que nous vivons dans une atmosphère de bataille et que d'un jour à l'autre nous serons rejetés dans la tourmente.

Mais « passons à la question de l'amnistie. Qu'a-t-elle été, cette amnistie ? Moins qu'un semblant, une velléité. On a eu l'idée d'en faire une, l'intention y était, mais c'est tout. Il est vrai qu'il y a eu des discours, c'est déjà ça. Quant à passer aux actes, c'est une autre affaire. Les malheureux qui attendaient un peu de justice sont cruellement déçus. Les maîtres actuels sont en réalité la dernière expression de la pire des réactions, celle qui fait un culte de l'autorité, tout en parlant de liberté. La démagogie a trouvé en eux ses meilleurs interprètes. Ils font du mal aux gens en leur interdisant « c'est pour votre bien » tout comme au moyen âge on brûlait les hérétiques en leur disant « c'est pour sauver votre âme ». On se laisse prendre aux mots et le mensonge comme institution d'Etat est plus que jamais à l'ordre du jour.

Pour en revenir à Herriot particulièrement ses manifestations seraient visibles si elles ne comportaient tant de tragique. Sa dernière en date se rapportant aux crédits pour les pensions vaut qu'on la relève et c'est ce qui me fait intituler cet article : « Ce gros malin d'Herriot, parce qu'il n'est pas possible à un singe d'être plus malin. Pressé d'accorder satisfaction aux revendications des mutilés à la Chambre, il a mis sa main sur son cœur, a roulé des yeux de merlan frit et a déclaré patricialement : « Je m'adresse à vous mutilés. Aidez-nous et consentez ce dernier sacrifice pour sauver la France. » N'avais-je pas raison de dire que c'est malin à ? Bien entendu, ce dernier sacrifice c'est, pour les mutilés, de renoncer à obtenir satisfaction pour le relèvement des pensions ; c'est pour ceux d'entre eux à qui on a retiré leur pension sous d'inflames prétextes de ne plus la réclamer ; en un mot, c'est de les laisser se partager le gâteau sans les importuner.

Qu'on se rappelle également le fameux défilé du 11 novembre dernier de

tous les élopés allant pleurer dans le gilet d'Herriot leur pitoyable misère. Et lui, de les embrasser, de les choyer, de les endormir ! Qu'ils étaient heureux, ces braves gens ! Herriot les avait émbarassés, pensez donc ! Le lendemain je demandais à un mutilé s'il n'avait pas été de la la foile embrassade et résolument, il me répondit : « S'il croit nous la faire au sentiment, il se trompe ; nous la connaissons autant que lui. »

C'est au plus malin, quoi ! A la prochaine, maître Herriot !

PETROLI.

LE FAIT DU JOUR

Dis-moi qui tu hantes...

...et je te dirai qui tu es.

Gageons que notre charmante et sympathique consœur l'Humanité ne mettra pas en relief la tuite qui lui tombe dessus.

Vous vous rappelez, qu'il y a quelques mois, à propos de l'offensive d'Abd-el-Krim contre les Espagnols, le parti communiste prit fait et cause pour ce personnage. Semard lui-même, au nom du parti,

Pauvre Semard, pauvre P. C., je vous enverrai bien une lettre de condoléances pour l'énorme gaffe commise par votre diplomatie.

En effet, le Chicago Tribune, dans un article dont on verra les extraits en troisième page, publie les déclarations d'Abd-el-Krim.

« Quand la paix sera établie, nous nous proposons de maintenir notre forme actuelle de gouvernement ; nous gouvernerons par le moyen de ce que vous appellerez une monarchie absolue, car il a été démontré que cette forme de gouvernement est la meilleure pour notre peuple. »

Il va bien, l'allié et l'ami des communistes ! Pour que ceux-ci aient besoin de leur parti avec de tels tyrans, il faut vraiment que leur politique manque de toute base morale. Que leur importe que celui avec qui ils veulent opérer de concert soit le plus atroce des réactionnaires, le plus immoral des gouvernements, cherche même à devenir un monarque absolu ? Pourvu qu'il favorise leur diplomatie, ils s'allient avec lui.

Les bolcheviks sont parfaitement capables de s'allier avec un tsar quelconque.

Au fond, il n'y a rien là qui nous étonne. Monarchie absolue ou dictature dite du prolétariat, y a-t-il vraiment de la différence ? L'une et l'autre disent qu'il faut des gens à poigné en haut parce que le peuple n'est pas sûr pour la liberté.

Semard, n'oubliez pas d'envoyer un second télégramme de félicitations à ton compère Abd-el-Krim... et de lui offrir communication d'idées.

Et si, quand il sera définitivement au pouvoir, il fait massacrer les malheureux qui se révoltent, un troisième télégramme de félicitations sera tout à fait de circonsistance.

POUR BOUVET

Compagnons anarchistes, vous vous souvenez tous de ce jeune camarade qui, un 14 juillet, tira quelques coups de revolver contre la voiture présidentielle de Poincaré, pour protester contre la répression et les désirs guerriers des politiciens.

Notre camarade, condamné à de longues années de prison, fut libéré il y a quelques jours.

Mais dans quel état on nous le rend, alors que malade les juges n'avaient pas hésité à le jeter dans une froide cellule de prison. Aujourd'hui notre ami revient parmi nous dans un état de dépression physique tel qu'il a tout un côté de paralysie.

Si les gélées de la III^e République ont fait endurer tant de souffrances à notre jeune camarade, les amis anarchistes montreront à tous ces châcles qu'ils ont soin d'un de leurs qui fut maltraité de façon ignoble.

Pour Gustave Bouvet, malade, nous apporterons tous notre petite aide financière, pour lui permettre de reprendre des forces.

Pour Gustave Bouvet, vous enverrez tous vos souscriptions à Maurice Quétier, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). Utilisez le chèque postal 688-48.

Doumergue parrain

Chacun sait que Doumergue Gaston est un radical, par conséquent libre-penseur, anticlérical, etc...

Mais depuis qu'il est le premier citoyen de France, il se rapproche du bénitier et du goupillon.

C'est ainsi qu'il est devenu le parrain du dixième gosse de la famille Boyer, de Voinsles, près Coulommiers. Le baptême a eu lieu hier : Doumergue s'est fait représenter par le maire du pays.

Dimanche, car on aurait bien voulu voir la tête du président de la République tenant dans ses bras un mioche et faisant des singeries dans l'église.

Les curés rigolent en dedans d'eux-mêmes quand ils entendent causer de ces farouches ennemis de la religion.

“ Droit de tuer ”

Une jeune femme a vu son compagnon aimé atrocement souffrir dans une agonie épouvantable. Celui-ci, maintenu fois, l'a supplié de lui épargner une agonie épouvantable. Il lui a demandé de l'achever d'un coup de revolver. Longtemps, elle a résisté aux supplications du moribond. Et puis, un jour elle a eu pitié : elle a tué.

Voici un cas très précis qui ne comportait aucun jugement. Les faits ne regardaient que les deux acteurs du drame volontaire : Jean Zysnowski et Stanislawka Uminská.

Il n'en est rien. Les porteurs de bagages, ouvriers engagés à la journée, étaient autrefois placés sous la direction des chefs de gare et n'avaient d'autre salaire que leurs pourboires, plus une faible indemnité d'habillement. Depuis quelque temps, le service a été concédé à une agence privée, l'agence Thivit.

Celle-ci garde pour elle l'indemnité d'habillement que lui versent les réseaux et elle fait faire gratuitement aux porteurs de bagages différents travaux de nettoyage pour lesquels elle perçoit une rétribution. Bien plus, elle préfère jusqu'à 60 % des pourboires que donnent bénévolement les voyageurs.

Les porteurs de bagages travaillent jusqu'à douze heures par jour, au mépris de la loi, pour un salaire irrégulier et parfois dérisoire.

La Ligue des Droits de l'Homme a demandé au ministre des Travaux Publics d'ordonner une enquête sur la situation de ces travailleurs.

Les porteurs de bagages dans les gares

Le public croit généralement que les porteurs de bagages des gares parisiennes sont des agents rémunérés par les réseaux, et que les pourboires qu'ils reçoivent des voyageurs ne sont pour eux qu'un appoint.

Il n'en est rien. Les porteurs de bagages, ouvriers engagés à la journée, étaient autrefois placés sous la direction des chefs de gare et n'avaient d'autre salaire que leurs pourboires, plus une faible indemnité d'habillement. Depuis quelque temps, le service a été concédé à une agence privée, l'agence Thivit.

Celle-ci garde pour elle l'indemnité d'habillement que lui versent les réseaux et elle fait faire gratuitement aux porteurs de bagages différents travaux de nettoyage pour lesquels elle perçoit une rétribution. Bien plus, elle préfère jusqu'à 60 % des pourboires que donnent bénévolement les voyageurs.

Les porteurs de bagages travaillent jusqu'à douze heures par jour, au mépris de la loi, pour un salaire irrégulier et parfois dérisoire.

La Ligue des Droits de l'Homme a demandé au ministre des Travaux Publics d'ordonner une enquête sur la situation de ces travailleurs.

Gémier, retour d'Amérique ne fait pas d'éloges sur ce pays

MAIS IL NE NOUS DIT RIEN DE SACCO ET VANZETTI

Gémier est un très puissant artiste, mais c'est — hélas ! — un personnage officiel de la III^e République.

Il a donc accepté d'aller en mission, pour le Bloc des Gauches, chez les créanciers américains.

M. Herriot ne veut pas qu'on blague une nation envers laquelle la France, dont il est le premier ministre, a contracté des dettes impénitables. Il veut qu'on en fasse des dettes d'honneur. Pour jouer à merveille cette pièce, le directeur de l'Odéon était tout désigné par son talent et sa manière bien connue. On peut donner des affirmations d'un parlementaire. Les politiciens ne ont-ils pas toujours le pantin de la haute banque ? Mais qui pourra se méfier de la parole d'un artiste ? Tout le monde croira cet être désintéressé.

Et voici Gémier, retour d'Amérique, qui donne le Paris-Soir « des Réflexions françaises sur nos amis d'outre-Atlantique ». Il commence par s'indigner de ceux qui disent : « Oh ! oh ! nos amis d'Amérique, ils nous tendent la main, mais comme un propriétaire le jour du terme. » Puis il déclare silencieusement :

« Songeons que la fidélité de l'Amérique nous est très nécessaire. Le destin historique de la France est d'être menacé par des invasions parties de l'Est... L'Amérique est déjà venue à notre secours... Elle doit être, à l'avenir, le contrepoids de nos ennemis. »

Gémier affirme : « L'Américain est simple et bon. » Et l'Américain dont il parle, c'est l'homme d'affaires, celui dont il dit qu'il est, en Amérique, « de premier ordre, tout en conservant son honnêteté naïve. »

L'insurrection de Pampelune a eu son dououreux épilogue : sept garrottes.

Nous n'élèvons plus notre cri de protestation qui pourrait être converti en décret de l'Assemblée nationale.

Que pouvaient faire soixante-dix compagnons, parmi lesquels se cachaient certainement des émissaires du Directoire, afin de frapper les plus ardents et d'étonner dans ce sang une noble tentative de révolte ? Peut-être que l'ordre de Pampelune les enseignement pour l'avenir.

Que pouvaient faire soixante-dix compagnons, parmi lesquels se cachaient certainement des émissaires du Directoire, afin de frapper les plus ardents et d'étonner dans ce sang une noble tentative de révolte ? Peut-être que l'ordre de Pampelune les enseignement pour l'avenir.

Leur désinteressement

Au cours des séances de la Commission d'enquête sur les fonds électoraux, M. Mistral, député socialiste de l'Isère, avertit que son ancien collègue de l'Isère, Raffin-Dugens, avait touché un chèque de 5.000 francs.

La Fédération communiste de l'Isère, saisie hier de l'incident, a décidé l'exclusion de Raffin-Dugens.

Voici un exemple de désintérêt des parlementaires... Et cependant, Raffin-Dugens n'était pas le plus antipathique des politiciens. On se rappelle que pendant la guerre, il fut un des rares, avec Brizion et Alexandre Blanck, à protester contre le jusqu'au-boutisme de ses collègues du Palais-Bourbon.

Mais on ne peut rester pur dans un milieu de pourriture...

Raffin-Dugens avait touché 5.000 francs

Le ministère des colonies communique par les agences la note suivante :

« Ainsi que le laissaient prévoir les derniers renseignements parvenus de la Guadeloupe, le conflit qui avait éclaté entre usiniers et petits planteurs paraît arrivé à sa fin. Il n'est signalé aucun incident nouveau et un arrangement serait sur le point d'être conclu. »

Cela est le son de cloche officiel.

On n'a d'ailleurs aucune nouvelle sur quoi on puisse compter.

Mais si ne faut pas s'y fier.

La situation à la Guadeloupe

Le ministère des colonies communique par les agences la note suivante :

« Ainsi que le laissaient prévoir les derniers renseignements parvenus de la Guadeloupe, le conflit qui avait éclaté entre usiniers et petits planteurs paraît arrivé à sa fin. Il n'est signalé aucun incident nouveau et un arrangement serait sur le point d'être conclu. »

Cela est le son de cloche officiel.

On n'a d'ailleurs aucune nouvelle sur quoi on puisse compter.

Mais si ne faut pas s'y fier.

L'Armée</div

L'IGNOMINIE DES « CONSCIENCES » SILENCIEUSES

Des révolutionnaires, les bolchevistes ? Non ! des mercenaires corrompus

Pour arracher le masque révolutionnaire des communistes et dévoiler leurs turpitudes, nous n'avons pas, comme eux à l'époque, pour démasquer la presse française, les archives russes à notre disposition. Qu'importe ! A défaut de documents Raffalovitch, nous avons, néanmoins, en ce qui concerne les subventions aux journaux (voir le *Libertaire* des 12, 15, 21 et 30 janvier), fait la preuve de nos affirmations. Nous n'avons plus à revenir.

Restent les hommes. Les « consciences » — les consciences ! — vendues. Et là encore, à défaut de documents Raffalovitch, nous avons ce que nos yeux ont vu, ce que, d'ailleurs, tout le monde a pu voir, ce que chacun a été à même de constater.

Laissons de côté et dégoûtons les histoires de villes, de sommes rondelles placées en banque et autres calendries incontrôlables. Il y aurait peut-être à glancer là-dedans. Sans doute, mais nous n'en avons nul besoin. Contentons-nous de ce que nous savons, de ce que nous avons vu. C'est édifiant au plus haut point...

Dire que nous avons vu des chèques passer du portefeuille d'un émissaire bolcheviste dans les mains d'un « militant » à acheter ou des roubies authentiques sortir de la bourse d'un agent moscovite pour disparaître dans les « profondes » d'un chômeur professionnel à la recherche d'une position sociale serait mentir. A la vérité, nous n'avons jamais rien vu de semblable.

L'école du néo-briandisme

Mais, par contre, nous avons vu, ce qui s'appelle vu, d'autres choses, d'un intérêt puissant. Nous avons vu des transformations étonnantes, des métamorphoses effarantes, si rapides et si totales qu'elles éclipseront — et de loin ! — celles qu'accompagnait en un tournoiement le pourtant célèbre et virtuose Frégoli. Et ce spectacle rappelle irrésistiblement la triste époque du briandisme.

Depuis les temps lointains de ses « erreurs de jeunesse », le renégat Briand a fait école. Son exemple a été profitable à d'aucuns. S'il n'a pas, sans doute, été le premier à traîner dans les milieux révolutionnaires ses savates éculées — et légendaires — et à y succer de nostalgiques mélèges, en attendant... mœufs, il n'a pas, non plus, été le dernier. Il a eu ses émules qui, après lui, ont tiré sur la même corde.

Mais l'illustre renégat avait en plus ce qui manquera toujours à ses pâles imitateurs mortuairement : le talent et l'allure.

Du moins, ses capacités, autant que ses reniements, le conduisirent-ils à l'apogée des honneurs et de la fortune. Ambitionnant d'atteindre à l'identiques sommets, ses piétons continuateurs n'ont pour tout bagage qu'une insigne médiocrité comparable seulement à leur bassesse. C'est assez pour être de plats larbins, insuffisant pour devenir des aigles !

Et leur maître en scéléteresse a surtout eu sur eux l'avantage de la franchise dans la crupulerie, le courage de son attitude. Il sauta carrément par-dessus la barricade pour se retrouver en bonne place dans le camp des partisans. Tout le monde fut d'emblée à quoi s'en tenir sur le compte de ce mauvais berger. Nos néo-briandistes, pour satisfaire leurs vils appétits, ont eu l'hypocrisie de rester dans le troupeau de la classe ouvrière et d'y figurer les inévitables brebis galeuses.

Ceux-là qui ont repris à leur compte la méthode briandiste n'ont, toutefois, avec leur devancière fameux, en plus de l'intention, ce qui point commun : avoir, comme lui, « baguenaudé » dans les mêmes lieux une « déche » noire symbolisée par des goûtilots rendant l'âme et ramassé les « clopes »...

Puis, un beau jour, changement à vue ! Coup de baguette magique...

Quelques échantillons

Nous avons vu celui-ci qui, la veille encore, depuis des semaines et depuis des mois, attendait — sans trop de hâte — le bon « boulot » qui ne venait jamais et que, d'ailleurs, à la vérité, il ne provoquait point, troquer subitement ses « peûres » râpées, son pantalon déchiré laissant voir, par endroits, un caleçon de couleur indéfinissable, son vêtement aux condens troués, aux manches élimées — et le reste à l'avancement — nous l'avons vu, du jour au lendemain, faire peau neuve, être garnaché de pied en cap, depuis les derby jusqu'à « paile » dernier cri en passant par les lunettes à monture d'écailler, et devenir le plus élégant des gentlemen-riders. Comme par hasard, dès cet instant de « reconstrucisseur » qu'il était dans le parti socialiste et de syndicaliste falotement révolutionnaire, il se transformait en orthodoxe fervent. Depuis, il a fait son chemin. C'est une des plus opulentes légumes du potage mortuairement.

Nous avons vu cet autre encore, presque aussi mité et pouilleux que le spécimen ci-dessus et militant de vingt-troisième ordre d'en ne sait trop quelle organisation, afficher d'un seul coup, d'un seul, une élégance plus raffinée, s'il est possible, que celle du « type » qui le précéda dans cette petite nomenclature. En même temps qu'il s'élevait des plusieurs échelons dans l'ordre vestimentaire, il atteignait, toujours comme par hasard, à une situation appréciable dans la hiérarchie bolcheviste. Il dépendait un zèle aveugle — qui consistait surtout, à défaut de capacités quelconques, à fumer des cigarettes en promenant sous son bras une éternelle serviette de cuir... de Russie — à remplir les délicates et absorbantes fonctions de bras droit d'une éminence grise considérable à l'époque.

Nous avons vu celui-là aussi, malheureux bougre dont l'idéal tenait au fond d'un demi-setier, muer spontanément ses rêveries lointaines devant un solitaire pioncamente en une frenésie de bûtures effroyables. Du même coup, son syndicalisme révolutionnaire disparaissait aussi rapidement que les « glass » dans son gosier desséché, et il devenait une loque inconsciente et titubante à la merci des orthodoxes. Ça n'a guère réussi au pauvre diable ; il en est mort. On a dit que c'était d'épuisement au service de la Révolution. Erreur ! Il s'est tout bonnement saqué aux frais de celle-ci

en sacrifiant jusqu'à des heures indues sur l'autel du comptoir de l'imposante Titine, jadis la plus importante des bistrotes du Croissant.

Nous avons vu... Et vous tous, ou presque tous qui lisez ceci, vous avez également vu, nous en sommes certains, des spectacles analogues. Cherchez, fouillez dans vos souvenirs. Contrôlez des dates, rapprochez des circonstances, comparez des faits, interrogez-vous sur des changements d'attitude, déterminez-en les mobiles et vous vous expliquerez bien des choses. Vous pourrez constater, comme tous, ce que nous avons nous-mêmes constaté à maintes reprises. Vous connaîtrez ainsi la raison profonde de telle conversion inexplicable au contraire : vous serez fixés sur les motifs ignorés de telle volte-face incompréhensible.

Voyez-les ! Ils sont légion : X., Y. ou Z., hier syndicalistes ou anarchistes, passés avec armes et bagages au communisme. Engouement pour la Révolution ? Non ! Vous pouvez y aller sans crainte : neuf fois sur dix, vous mettrez dans le mille. La corruption bolcheviste a bien passé par là... (A suivre.)

Amis lecteurs, abonnez-vous !

En paraphrasant Esope

Les canailles ont toujours de bonnes raisons pour justifier les vilaines actions qu'ils commettent au détriment d'autrui. Les excuses ne manquent pas à leur esprit astucieux, et par des paradoxes stupéfiant, ils vous démontrent qu'ils agissent en vue de l'intérêt général. Cela ne va pas sans un préalable bourrage de crânes, tendant à accroître leurs raisonnements de mauvaise foi. Nous voyons par exemple les patrons déclarer que, sans eux, les ouvriers ne travailleraient pas ; nous entendons les juges et les policiers affirmer qu'ils protègent les honnêtes gens : le curé vous disent qu'ils vous feront gagner le paradis. Les généraux, avec des airs héroïques, clament qu'ils défendent la patrie en danger. Ces derniers ne peuvent dire évidemment, sous peine de voir les peuples se refuser de servir au régime, qu'il est pacifié avec les exploiteurs de tout acabit ; ils doivent cacher que l'armée qu'ils commandent, au prix de certains avantages et d'une gloire qui flatte leur hypertrophique vanité, est la force sur laquelle s'appuient ceux qui profitent de l'état de chose actuel. Ils ont donc inventé une patrie, en fait inexistant, et s'en vont répétant que par delà les frontières, il y a des mauvais hommes qui lui veulent du mal. Ils évoquent la haine comme un événement inévitable et insistent sur la nécessité de s'armer, de se préparer minutieusement à se défendre. Ainsi est justifié aux yeux des crédules l'apparente utilité du « glorieux métier de soldat ». Toutes leurs paroles en public sont comme un tocsin lugubre, faisant planer la crainte.

Le général Rondeau s'y prend d'une façon très élégante ; il a raffiné, ce délicat, ses goûts sanguinaires et il ritme ses boniments aux mœufs. Ce poète du crime se complait, avec délices, à s'imaginer les carnages d'une prochaine dernière guerre. Il en parle déjà, l'impatient. Il présidait dimanche le banquet d'une de ces associations destinées à perpétuer l'intéressant « esprit poû ». Quel bonheur pour lui, nous dit-on, de se retrouver parmi ses hommes qu'il avait tant aimés en les conduisant à la boucherie. Aussi, il laisse parler son cœur (oh ! le cœur d'un général !) S'inspirant, paraît-il, d'une fable d'Esope, voici les paroles, à quelques mots près : « Les loups avaient conclu la paix avec les brebis, après bien des carnages. Mais un beau jour que les bergers étaient absents, les loups étranglèrent les moutons et brebis, et même les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûrement. Cela fut fait qu'à peine ils le sentirent ; tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa. » Et le général de conclure avec le fabuliste :

« Qu'il faut faire aux méchants une guerre (continuera J'en conviens : mais de quoi sert-elle Avec des ennemis sans foi ?)

Donc, n'est-ce pas, n'écartons pas nos bergers à étoiles et leurs chiens à galons, même si un jour ils nous frappent de leurs houlettes et nous veulent garder dans le troupeau jusqu'à la tondaison ? Et suivons quand ils nous mèneront à l'abattoir pour, disent-ils nous éviter la mort par surprise.

Il faut que les hommes aient un crâne bien saturé d'esprit stupidement nationaliste pour écouter sans s'indigner de paroles insensées. Nous souvenant, comme vous, d'Esope et de l'histoire très juste des langues, nous dirons que la votre, général Rondeau, est bien la pire des choses qui entretiennent par de perpétuelles parades la haine dans les esprits.

Les méchants, ce sont les gens comme vous, et la guerre continue, c'est à vous que nous la ferons. Nous ne voulons plus être les assassins de nos frères les ouvriers allemands, trompés eux aussi par des mauvais bergers de votre espèce.

André CAHIER.

Une erreur judiciaire

La Ligue des Droits de l'Homme vient d'être informée que les poursuites en révision qu'elle a déposée dans les affaires Moirand, Dupré et Maniguet ont été retenues par la Commission du ministère de la Justice et que les trois dossiers vont être transmis à la Cour de Cassation.

Convaincu de l'innocence de ces condamnés, la Ligue ne doute pas que la Cour suprême ne répare les erreurs commises. Elle espère que Moirand, officier, condamné à 20 ans de travaux forcés pour trafic d'armes ; Dupré, réformé, condamné à 5 ans de travaux publics pour insoumission, et Maniguet condamné à 7 ans de travaux forcés pour une tentative de meurtre qu'il n'a pas commise, recouvreront bientôt l'honneur et la liberté.

Le « Libertaire » fut le premier à signaler, il y a environ six mois, cette erreur judiciaire. Mais, hélas ! son appel ne fut pas entendu.

Nous espérons également que les trois innocents seront bientôt rendus à la vie.

LE LIBERTAIRE

L'OEIL

Ce matin-là, Alfred Lhermitte s'éveillait en retard. Les yeux encore gonflés de sommeil, les membres las, la tête lourde, il se dressa sur son lit, et, s'habituant à la demi-obscurité régnant dans sa mansarde, il s'aperçut que son réveil — le seul ornement de sa cheminée de garçon — marquait 7 h. 25.

C'était la troisième fois que cela lui arrivait au cours du même mois — une vraie fatalité ! — Depuis bientôt un an qu'il travaillait dans cette usine de miroiterie où chaque ouvrier, en entrant le matin à 7 heures, au coup de sirène impératif, accroche son jeton de présence au tableau.

Les deux premiers retards lui avaient valu avec un avertissement, la perte de sa demi-journée de salaire ; mais, cette fois, c'était le renvoi certain. Le patron n'admettait aucune excuse ; assis dans un confortable fauteuil, il vous recevait dans son bureau et vous dégouttait votre compte immédiatement.

L'heure, c'était l'heure ! Et pour tout le monde : aucune dérogation.

D'ailleurs, à côté du tableau aux jetons de présence, une grosse horloge surmontant le coffre où se mettait le balancier, l'imposait à tous de se lever au matin.

Elle avait une façon insolente de vous regarder, cette horloge ! Son cadran blanc, derrière un magnifique verre bombardé, semblaient un gros œil féroce et inexorable sous le regard duquel, chaque jour, tout le monde passait en courant un peu l'échino, comme sous le poids d'une malédiction !

C'était ce regard froid qui vous obligeait à entrer pour subir, pendant de longues heures, le bruit infernal des machines qui assourdis et énervent ; et les poussières des meules d'acier qui vous dessèchent la gorge et vous font moucher du cuivre sale, et le nitrate qui ronge la peau et fait se cailler les denrs.

Or, un jour, le verre de l'horloge fut cassé et s'envola sur le sol avec des reflets d'argent ; on ne sut jamais comment, ni à cause de qui.

Le patron, M. Mainneau, un petit homme sec, sévère et borgne, le fit remplacer ; il choisit lui-même parmi ses verres les plus purs et volla à sa confection. Depuis ce jour, les ouvriers, entre eux, dénomment l'horloge « l'œil du maître » !

Alfred Lhermitte, plus que tout autre, avait senti peser sur lui l'obsession précise et métallique de l'œil.

De son lit, il voyait, là-bas, à l'usine, les aiguilles d'acier bruni qui avaient dépassé le chiffre fatal, sans s'y arrêter, hélas ! et qui lui entraient son triste destin dans les os.

Il frissonna ; puis, songeant aux perspectives douloureuses qui s'offraient à lui si l'œil lui-même parmi ses verres ne dépassait pas l'heure fatidique, il se prépara minutieusement à se défendre. Ainsi fut justifié aux yeux des crédules l'apparente utilité du « glorieux métier de soldat ». Toutes leurs paroles en public sont comme un tocsin lugubre, faisant planer la crainte.

Le général Rondeau s'y prend d'une façon très élégante ; il a raffiné, ce délicat, ses goûts sanguinaires et il ritme ses boniments aux mœufs. Ce poète du crime se complait, avec délices, à s'imaginer les carnages d'une prochaine dernière guerre. Il en parle déjà, l'impatient. Il présidait dimanche le banquet d'une de ces associations destinées à perpétuer l'intéressant « esprit poû ».

Au loin, les machines ronronnent ; les meules polissent les grandes vitres claires, dévenues sous le halètement des courroies et des hommes, des miroirs étincelants.

Le bureau est à gauche, dans un petit pavillon isolé ; Alfred frappe timidement : il entre.

Tout en songeant confusément à ces choses, Alfred Lhermitte était arrivé à l'usine. Dans le vestibule d'entrée, « l'œil du maître » semble lui dire : « Trop tard, monsieur ! Aujourd'hui, pas de pain pour les faindrôts ! »

Au loin, les machines ronronnent ; les meules polissent les grandes vitres claires, dévenues sous le halètement des courroies et des hommes, des miroirs étincelants.

Le bureau est à gauche, dans un petit pavillon isolé ; Alfred frappe timidement : il entre.

Un bon feu pétillait dans la cheminée de marbre blanc. Sur le bureau, des petits bijoux : l'encrier de bronze ciselé, un coupe-papier, tout en ivoire, arrondi au bout — ce matériel débonnaire n'est pas une arme — le téléphone, des livres que l'ombre rouge et dansante de la flamme semble lécher.

M. Mainneau regarde le retardataire ; ce lui baisse la tête et veut balbutier une excuse, mais une fugitive ressemblance traverse son esprit... l'œil du maître... 1... 2... 3... dans le bureau. On dirait... mais oui... on dirait celui du vestibule... Comme l'autre, son regard est glacial, implacable !

L'œil regarde toujours Alfred Lhermitte ; sans cesser de fixer le malheureux, confus et affolé, M. Mainneau, de ses mains indifférentes, ouvre le tiroir-caisse et aligne, négligemment, quelques billets, sales et crasseux, la paie de quatre jours.

Alfred Lhermitte, auquel on a conté au contraire l'accident survenu à l'horloge : son verre crevé, comme un œil... s'est emparé du coupe-papier d'ivoire... et, tel un chirurgien, sans hâte... au milieu des chaises renversées, des statuettes brisées, il opère...

Le coupe-papier est pareil, maintenant, à un poing rouillé ; M. Mainneau râle au milieu de son sang, de son sang rouge comme celui des autres hommes, de « ses » ouvriers, de « ses » domestiques... Sa respiration halète comme les courroies sur les poulies de bois et du même rythme que les hommes devant les machines.

Et le tapis de velours, parsemé de fleurettes rouges, semble teint d'une couleur plus vive.

Derrière le globe de verre défoncé, sur le cadran blanc, à l'intersection des aiguilles d'acier bruni qui, dans les usines, marquent ostensiblement le destin des serfs modernes Alfred Lhermitte, haineux, affolé, vengeur ! a collé, tout chaud encore, mais désormais sans regard, « l'œil du maître » ! le vrai !

CLOUVYS.

Pour soutenir
votre « Libertaire »
Amis lecteurs
abonnez-vous !

Haine et Amour

Deux sentiments opposés existant parallèlement à l'égard de deux classes adverses (bourgeoisie et prolétariat), ayant de profondes racines dans le cœur d'un grand nombre de militants révolutionnaires.

Deux inconséquences, aussi illogiques qu'arbitraires, dont se rendent très souvent complices les anarchistes. En effet : existe-t-il une mentalité supérieure chez l'ouvrier ? Je pense que non. L'indigence de l'un et l'opulence de l'autre ne peuvent former de manière dissemblable, entretenant la jalouse d'un côté et le mépris de l'autre, il se réunissent malgré tout dans une identique lâcheté.

D'un côté, les bourgeois jouissant crapuleusement de privilégiés, dont la source impudente souillée de tous les crimes, se féconde des larmes, quand ce n'est du sang versé par les producteurs.

De l'autre, nous voyons ceux-ci se lamentant continuellement sur leur misérable sort et ne faisant aucun effort pour combattre les causes. Se contentant d'envisager leurs bourreaux au lieu d'enverrir à les supprimer, ils ne peuvent posséder l'esprit de révolte indispensable à cette action et, par voie de conséquence, n'ont donc pas de franchise.

Mais pourtant, si d'un certain point de vue, en tenant compte de son ignorance, pour l'entretien de laquelle tout est mis en œuvre, il est assez naturel que devant sa grande détrempé, il arrive à ouvrir à l'oubli un résultat justifié, il n'en est pas moins vrai que le principal facteur de sa déchéance, réside dans son égoïsme aussi fréquent que celui d'un bourgeois.

A travers le Monde

MAROC

DECLARATIONS D'ABD EL KRIM
Il va expulser complètement
les Espagnols

Tanger, 8 février. — La « Chicago Tribune » continue à publier les déclarations d'Abd El Krim, le fameux chef du Rif, à faites à son correspondant marocain, M. Schéhéane.

« Si l'Espagne, a déclaré Abd El Krim, abandonne sa prétention au protectorat, nous ferons avec elle la paix sur les bases suivantes :

« L'indépendance et la souveraineté nationale du Rif doivent être clairement reconnues.

« Tous les territoires, depuis la zone de Melilla jusqu'à la zone de Ceuta et avoisinant la côte seront attribués au Rif.

« Nous ne consentirons jamais au protectorat espagnol sur la moindre partie du Maroc, parce que la domination espagnole a été cruelle, inefficace et ruineuse pour notre peuple. Cependant, si l'on peut s'agréger un compromis quelconque, tel, par exemple, que l'internationalisation des zones côtières, nous entrerons en discussion. En dehors des villes de Ceuta et de Melilla qui, pratiquement, sont aujourd'hui espagnoles, le reste du Maroc devra être mis sous notre souveraineté ou être soumis à un règlement de compromis.

« Quand la paix sera établie, nous nous proposons de maintenir notre forme actuelle de gouvernement : nous gouvernerons par le moyen de ce que vous appelez une monarchie absolue, car il a été démontré que cette forme de gouvernement est la meilleure pour notre peuple. Eventuellement, nous désirons transformer le gouvernement de notre peuple en monarchie constitutionnelle sur les bases libérales les plus larges. Toutefois, cela est impossible pour au moins une génération encore. Le nom de « République du Rif » est une dénomination profondément erronée ; nous n'avons jamais eu une république, nous n'avons pas en vue d'en établir une. République, tel est le nom que nous donnons à de petits groupes locaux, plus petits même que les tribus, et qui équivalent exactement à ce que sont les juntas espagnoles. »

« NOUS NE RECONNAISONS PAS LE « SULTAN »

Le Rif ne reconnaît pas l'autorité du sultan Moulay Youssouf, pas plus maintenant qu'il n'a aucun autre temps dans l'avenir. La souveraineté de Moulay Youssouf sur le Maroc est un mythe dans lequel toutes les puissances ont résolu de croire, mais nous savons que Youssouf est le prisonnier des Français et qu'il ne peut ni ne veut prendre aucune initiative en son propre nom. Nous ne voulons reconnaître la souveraineté d'aucun prisonnier, même si on lui donne le nom de « sultan ». En outre, le titre de Youssouf au trône est douteux depuis que les Français ont déposé deux de ses frères et lui ont donné la souveraineté.

L'ATTITUDE ENVERS LA FRANCE

Notre attitude envers la France est purement amicale. Nous n'avons jamais eu de plus grand désir que d'entretenir des relations amicales avec la France et nous ne voulons pas attaquer le Maroc français. Pour moi, une guerre avec la France est inconcevable, à moins qu'on ne nous attaque ; dans ce cas, nous nous défendrons ; mais c'est une éventualité trop éloignée pour qu'on puisse la considérer. Il n'est certainement pas dans l'intérêt de la France de nous attaquer. Nous tendons une main amicale à la France et espérons sincèrement que notre amitié sera acceptée.

Les escarmouches de frontières ne pourront être évitées que par le seul moyen d'une délimitation régulière de nos frontières.

ETATS-UNIS

CAPTURE MOUVEMENTEE D'UN VAPEUR ANGLAIS

Le vapeur britannique « Homesload » a été renversé aujourd'hui dans le port de New-York par des garde-côtes américains, après un sérieux combat à la mitrailleuse. Au cours duquel vingt-huit membres de l'équipage du vapeur anglais ont été capturés. Quelques-uns d'entre eux ont été blessés.

On croit que douze mille caisses d'alcool d'une valeur d'un million de dollars, qui se trouvaient à bord du paquebot anglais, ont été saisies par les autorités de la prohibition.

DEUX TRAINS ENTRENT EN COLLISION

New-York, 8 février. — Un télégramme

de Kansas City annonce que quatre personnes ont été tuées et au moins une quinzaine d'autres personnes blessées au cours d'une collision qui s'est produite près de Dearborn, sur la ligne Missouri-Pacific, entre un train de voyageurs et un train de marchandises.

INCENDIE ET EXPLOSION DANS UN STUDIO DE CINEMA

New-York, 8 février. — Deux personnes ont été tuées et vingt autres plus ou moins sérieusement blessées par l'explosion d'un réservoir contenant de l'ammonium, déclenchée par un incendie qui éclata dans un studio de cinéma.

L'explosion a été si violente que les murs du bâtiment ont été renversés et que quelques personnes ont été ensevelies sous les décombres.

Le dommages sont estimés à environ un million de dollars.

ANGLETERRE

UN ACCIDENT D'AVION A NYMPHE

Londres, 8 février. — Un avion commercial, lourdement chargé de marchandises, a eu de graves difficultés avec son moteur au moment où il abordait la côte anglaise, cet après-midi.

Dans l'obligation d'atterrir en pleine boussole sur l'aérodrome de Lympne, n'a pu éviter une baie et a capoté. Le biplan est détruit, mais l'équipage est indemne.

GRECE

DEMOBILISATION DE LA CLASSE 23

Un télégramme d'Athènes annonce que, maintenant que le conflit gréco-turc au sujet de l'expulsion du patriarche Constantin a pris une tournure plus pacifique, le gouvernement grec donnera l'ordre de procéder à la démobilisation de la classe 23 et qu'à cet effet, un décret sera publié cette semaine.

HOLLANDE

A LA FEDERATION SYNDICALE INTERNATIONALE

Le Conseil général de la Fédération Syndicale Internationale s'est réuni hier à Amsterdam.

Son secrétaire, M. Oudegeest, a proposé de rompre les négociations avec les Russes en ce qui concerne l'adhésion de la Fédération à l'I.S.R.

Les délégués ont estimé qu'il est absolument inutile d'organiser à ce sujet un congrès mondial, comme le désirent les communistes.

LEURS DIVIDENDES

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, M. Michel Lamarche, 68 ans, voiturier de la Compagnie générale de Navigation, 41, avenue de la République, conduisait son cheval par la bride. Le voiturier tombe, le cheval bute et s'écroule sur le voiturier, qui est grièvement contusionné.

M. André Vallet, 17 ans, 127, rue d'Orléans, est tombé d'un échafaudage, 10, rue des Sablons et a eu le bassin fracturé.

Eugène Guérin, 49 ans, plombier, meurtri à Villiers-sur-Marne, 14, rue Alexandre-III, tombe du toit d'un immeuble 160, rue Lecourbe. Il a succombé.

Un échafaudage s'écroule par suite de la rupture des cordage, à Saint-Romain-de-Lerps (Ardèche). Trois maçons sont précipités d'une hauteur de neuf mètres et grièvement blessés.

En voulant remettre sur une poulie une courroie de transmission qui s'en était échappée, M. Pierre Guillet, menuier au moulin de la Rochelle, commune de Nort-sur-Erdre (Loire-Inférieure), fut happé par l'arbre de la machine et horriblement mutilé. On le releva la jambe droite arrachée, le bras droit broyé, le bras gauche fracturé et la tête tumefiée. Le malheureux ne tarda pas à succomber.

Une jeune midinette, Germaine Veneuse, 19 ans, regagnait son domicile, rue de Turmenne, après avoir touché sa paye. Près du faubourg Saint-Martin, elle se laissa accostée par un jeune homme qui la suivait. Ils dinèrent ensemble et la soirée se termina dans un hôtel de la rue du Vert-Bois. Mais le lendemain matin, en s'éveillant elle ne trouva plus à côté d'elle son ami d'une nuit ni les 189 francs de sa semaine.

Prochaine tempête sur les côtes bretonnes

Lorient, 8 février. — On signale du gros temps au large. Les renseignements météorologiques parvenus aux autorités maritimes annoncent que la tempête va atteindre les côtes de la Manche, en Bretagne, et l'Océan.

Les sémaphores ont hissé les cônes indiquant le mauvais temps.

Ceux qui en ont marre

Mme Marthe Schedellinberger, 42 ans, veuve de Mauberge, où elle habite, 2, rue

Le congrès socialiste

Le parti socialiste S.F.I.O. a ouvert hier matin son congrès national à Grenoble.

On se demande pourquoi ce parti s'obstine à se faire appeler socialiste après la honteuse conduite de ses parlementaires ces derniers temps. C'est devenu un grompeau d'intérêts, une ligue de partisans d'occuper les bonnes places.

Ils peuvent, dans leur congrès, parler de réformes sociales. C'est du pur bluff.

A la séance du matin, le trésorier Grandval a donné son rapport financier, et indiqué qu'il y avait 20.000 adhérents.

A la séance de l'après-midi, on adopte sans discussion le rapport du journal quotidien défunt : *Le Populaire*.

Personne n'a osé demander comment, avec 107 délégués gagnant 27.000 balles en plus de leurs ressources personnelles, un quotidien ne pouvait pas vivre. Il aurait pu avoir assez de rédacteurs et administrateurs sans rétribution aucune, et un peu de dévouement de ces députés aurait comblé le déficit.

Mais hélas ! le désintéressement n'est pas du ressort des politiciens. Payés comme députés, ils voulaient encore l'être comme collaborateurs, et le *Populaire* a sombré, immédiatement après les élections pourtant si favorables.

Mais personne n'a soullevé ces points. Un député du Tarn, Sazaire, demande que l'on réclame une subvention au gouvernement pour un quotidien, puisqu'on a voté les fonds secrets. Ce n'est avait pourtant raison. Il s'est fait agonir par ses collègues. Finalement, la question fut renvoyée à la commission administrative du parti.

Après l'om cause du remboursement des prêts faits par le parti socialiste belge au *Populaire*. Les élections belges approchant, il faut rendre l'argent.

Gaston Lévy fait un discours dans lequel il dit que la solution de la crise économique est internationale et non nationale.

Dumoulin parle sur l'importance du conseil économique du travail.

Autre speech de Tom Shaw, secrétaire de l'Internationale socialiste, qui parle des dernières élections anglaises, mais oublie de causer du ministère Mac Donald.

La séance a continué par l'audition de délégués étrangers.

Stalinsky déplore les crimes des bolcheviks. Sont-ils liés placés pour parler des crimes des autres ?

Arrachard et Lemaître sont arrivés à Kayes

Daflar, 8 février (14 h. 15). — Arrachard et Lemaître ont atterri à Kayes le 7 février à 14 heures. Ils ont demandé un mécanicien, un moteur de recharge et un démarreur.

Le matériel sera expédié par régulier mardi prochain, à 19 heures.

Kayes est située sur le fleuve Sénégal, à 600 kilomètres environ de Dakar. Et à environ la même distance de Bamako, que les aviateurs avaient fixé comme but de leur étape. Un chemin de fer relie Kayes à Bamako.

En peu de lignes...

Un violent incendie détruit plusieurs immeubles

Moulines, 8 février. — Un incendie extrêmement violent, que l'on suppose avoir été allumé accidentellement, a complètement détruit dans le quartier de Nomazy plusieurs immeubles appartenant à MM. Etienne, peintre en voitures, et Haguais, serrurier.

Le gendarmerie procède à une enquête, débitant. Les pertes, qui sont très importantes, sont couvertes en partie par une ass.

L'amant indélicat

Une jeune midinette, Germaine Veneuse, 19 ans, regagnait son domicile, rue de Turmenne, après avoir touché sa paye. Près du faubourg Saint-Martin, elle se laissa accostée par un jeune homme qui la suivait. Ils dinèrent ensemble et la soirée se termina dans un hôtel de la rue du Vert-Bois. Mais le lendemain matin, en s'éveillant elle ne trouva plus à côté d'elle son ami d'une nuit ni les 189 francs de sa semaine.

Prochaine tempête sur les côtes bretonnes

Lorient, 8 février. — On signale du gros temps au large. Les renseignements météorologiques parvenus aux autorités maritimes annoncent que la tempête va atteindre les côtes de la Manche, en Bretagne, et l'Océan.

Les sémaphores ont hissé les cônes indiquant le mauvais temps.

Ceux qui en ont marre

Mme Marthe Schedellinberger, 42 ans, veuve de Mauberge, où elle habite, 2, rue

tole France apparaît sous un jour beaucoup moins flatteur que vu à travers son œuvre. On y voit un grand talent et un petit caractère. Et c'est bien ce que nous avons toujours cru discerner en France.

Ceux que la figure d'Anatole France intéresse et inquiète, pourront lire ce livre qui s'intitulerait assez bien : *l'Envers du Décor*.

Marcel Millet vient de réunir, dans une plaquette éditée par *Les Humbles*, ses poèmes larges et vibrants comme des cris d'homme.

Initié ici de présenter Millet que tous nos amis connaissent. C'est un de ces artistes ardents dont l'affection sûre suffit à faire pardonner bien des choses à la triste vie quotidienne.

Marcel Millet, pour avoir trop connu la maladie et pour la trop connaitre encore, hélas ! sent s'exasperer en lui l'amour de la poésie, malgré la mélancolie après qui perce et se lamente. Se lamente ? Non ! Le poète a vécu, a souffert, a pleuré. Mais l'homme est là, fier et tenace dans sa volonté de vaincre, de triompher. Et puis, l'orgueil d'être soi, d'avoir été soi, toujours, sans défaillance, n'est-ce pas ?

... J'ai vécu, j'ai connu les aventures acides où puiser, pour des années, l'orgueil du rêve,

... J'ai vécu, j'ai battu sur le sable, l'orgueil du rêve, j'ai bu l'illusion, j'ai bâti sur le sable, l'orgueil du rêve, et je sais qu'il ne reste rien des conquêtes...

de la Butte, s'est tuée dans un hôtel, rue de Bellechasse, en se tirant deux balles de revolver dans la poitrine.

La rafle

Des rafles ont été opérées sur les boulevards, une trentaine de malheureuses filles et un étranger ont été arrêtés.

Et les flics s'en sont payé de la rigolade. Les braves gens !

Les querelles fratricides

A 21 h. 30, l'autre soir, rue Jeanne-d'Arc, Jules Durand, 31 ans, charretier, demeurant 75, même rue, a frappé d'un coup de feu son gendre qui le menaçait, après s'être introduit chez lui en brisant la porte fermée à clé.

des mises en accusation a fait bénéficier d'un non-lieu M. Develon François, instituteur retraité à La Châtre-Langlin, qui, en décembre dernier, avait tué d'un coup de fusil son gendre qui le menaçait, après s'être introduit chez lui en brisant la porte fermée à clé.

Les visiteurs intéressés

Des cambrioleurs visent quatre chambres de bonnes, boulevard Raspail, 80, et dérobent 5.000 francs d'objets divers.

— Durant l'absence de Mlle Marie Henri, 30 ans, des inconnus s'introduisent dans son logement, 11, avenue des Gobelins, et dérobent 1.850 francs et 2.000 francs de bijoux.

Repris par le bagne

On arrête boulevard National, à Ivry, Léon Desnos, 29 ans, évadé de la colonie pénitentiaire de La Motte-Buvron (Loiret), qui avait dérobé une bicyclette sur laquelle il était venu à Paris.

Le pauvre tpe ira revoir le bagne infernal.

Arrêté pour outrages aux agents

Il se jette par la fenêtre

Arrêté pour outrages aux agents, à Sèvres, et amené au Palais de Justice, à Versailles, un Arménien, Mathieu Areavian, 18 ans, se jette par la fenêtre du premier étage.

Il a été transport

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Anarchisme, Syndicalisme, Antisyndicalisme

Pour donner un peu de clarté de précision au sujet des derniers articles sur le Syndicalisme et l'Antisyndicalisme parus ici dans « Le Libertaire »

Les formules généralement employées par les anarchistes antisyndicalistes : « Quand les salaires augmentent, le prix de la vie augmente en même temps, donc aucun résultat avantageux », et « Si une corporation obtient des avantages, c'est aux dépens d'autres travailleurs », ne sont pas complètement exactes.

En admettant que les travailleurs se sentent lésés, si réellement ils se trouvent dans ce cas, ce ne peut être qu'un stimulant pour qu'ils revendiquent, exiger et obtenir les améliorations désirées, et voilà la solution trouvée.

Il est indéniable que par l'organisation syndicale logiquement observée, l'ouvrier peut arriver à un certain bien-être, il peut avoir des résultats immédiats ; mais s'il veut pratiquer l'anarchisme dans le milieu où il se trouve, il arrivera à zéro ; par des caisses de secours il sera soulagé de droit en cas de maladies ou d'accidents.

Si l'ouvrier absolument rester sur le terrain anarchiste, se trouvant malade ou impotent, il sera obligé de s'adresser à la solidarité des camarades libertaires — souvent vain — parce que ces derniers sont généralement dans une situation financière peu brillante. Ou alors il devra PRENDRE (expropriation) les produits dont il a besoin, mais s'il se résigne à cette dernière mesure, il faut qu'il s'attende à voir la pointe au bout. Ou encore s'arranger pour avoir des améliorations individuelles, fut-ce au détriment des collègues.

En résumé, il faut voir ceci : dans le milieu capitalo-paternal actuel, des résultats immédiats ne sont possibles (obtenus collectivement) que par l'aide de syndicats, mutualités et coopératives, et le compréhendant ainsi la foule ouvrière se porte dans ces associations animées d'un idéal social pratique.

L'anarchisme ne peut donner des résultats immédiats COLLECTIFS dans le régime actuel, mais il peut donner dans un groupement strictement anarchiste, c'est-à-dire que des anarchistes ne pourront s'associer pour obtenir des résultats sérieux que par AFFINITES : cependant, en certaines circonstances, des anarchistes — ce sera une minorité, évidemment — pourront avoir des avantages individuels.

Il ressort de tout cela que l'idéal anarchiste, dans son intégralité, ne peut être compris et réalisé QUE PAR UNE ELITE et à cause de cela même ne pénétrera que très lentement dans la société, et c'est aussi pourquoi une grande partie des anarchistes — les partisans de la tendance anarchosyndicaliste représentée dans la presse d'avant-garde révolutionnaire par le journal LE LIBERTAIRE — condescendent volontiers à fraterniser avec l'œuvre syndicale, afin de mettre en pratique DES FRACCTIONS D'ANARCHISME, sachant qu'il leur est impossible de réaliser cet anarchisme EN TOTALITE ET IMMEDIATEMENT.

Comme il y a deux tendances : syndicalisme libertaire ou fédéraliste d'une part, et de l'autre, l'anarchisme antisyndicaliste.

Je dis et prouve que, des deux côtés, on a raison — chacun à son point de vue — et des arguments excellents peuvent être présentés en faveur des deux thèses, mais laquelle adopter ? A mon avis, et je crois être logique, on ne doit rejeter ni l'une ni l'autre, mais bien les accepter toutes les deux, pour cette excellente raison qu'elles concourent à un même but, et parce que, surtout, ELLES REPONDENT À DES CARACTÈRES ET À DES TEMPERAMENTS DIFFÉRENTS.

Certains ont le tort, selon moi, de ne pas tenir compte des RESULTATS IMMÉDIATS — obtenus AVEC OU SANS LA loi — que réclame l'ouvrier ; or, avec la propagande syndicale, il y a, outre ces mêmes résultats immédiats, l'éducation — dans les syndicats sérieux — se réclamant des principes autonomistes — des cervaeux, qui se fait journalement.

Il y a des camarades qui diront que ce syndicalisme libertaire EST UNE DEVIATION de l'anarchisme : c'est une erreur, à cause, justement, de la variété des tempéraments, vu que l'anarchisme revêt des formes multiples pour vulgariser l'idée de disparition DE TOUTE AUTORITÉ, et c'est bien là, ne leur en déplaît, de la propagande anarchiste.

En résumé, les anarchosyndicalistes préconisent l'anarchisme fédéraliste ou communiste LIBERTAIRE et révolutionnaire dont Bakounine et Pelloutier furent en quelque sorte les fondateurs ou précurseurs : il veut s'adresser à des foules. Et pour faire accepter la hardiesse de ses conceptions, il sera forcément amené à faire quelques concessions de doctrine, tout au moins au début de son œuvre, quitte à les supprimer plus tard si les événements le permettent.

Bien entendu, les anarchistes antisindicalistes (ou PURS) ne veulent et ne PEUVENT que constituer UNE ELITE, laquelle aura également sa valeur comme moyen de transformation sociale.

Je dis, répète et insiste que, FAISANT LA PART DES TEMPERAMENTS ET CARACTÈRES DIFFÉRENTS, on doit accepter TOUS LES CONCEPTIONS ET PROPAGANDES ANTIAUTORITAIRES parce que toutes mènent vers un avenir d'harmogie sociale.

Mais comme l'a si justement dit Nettau — journal L'Anarchie, Paris, 3 juin 1909 — LES SYNDICATS DEVONT CESSER LA LUTTE LE JOUR DE L'AVENEMENT D'UN RÉGIME LIBERTAIRE, SE DISSOUDRE, POUR ENSUITE PRÉPARER LA REPARTITION DES PRODUITS PAR LE MOYEN DES COOPÉRATIVES.

Et ce qu'il faut détruire dans le syndicalisme réformiste ou communiste c'est cet ESPRIT CORPORATIF EXCLUSIF qui anime actuellement bien des syndicats.

Une question importante à résoudre encore, c'est le fonctionnarisme, il faut arriver à le supprimer totalement, car les fonctionnaires ouvriers ne sont que de vulgaires parasites aussi néfastes que les para-

sites bourgeois et capitalistes de toutes catégories.

Par conséquent, pas de fonctionnaires attitrés et payés, si c'est vraiment possible ; en tout cas, un minimum strict de fonctionnaires : il faut nécessairement que chaque syndicat soit un agent sérieux et conscient de diffusion véritablement syndicaliste, mais cela n'est possible que par le syndicalisme autonome et fédéraliste, lequel est un syndicalisme vivant, créateur d'initiative, d'énergie et de liberté.

Pour se bien pénétrer du système syndicaliste fédéraliste préconisé par la tendance autonome, pour le comprendre soi-même et le rendre indispensable et compréhensible aux autres, il est utile de lire et d'étudier deux brochures traitant largement ce sujet, passionnant au plus haut degré pour celui qui cherche et médite, je veux parler d'abord de celle qu'écrit-il y a quelques années Em. Armand, c'est-à-dire Les Ouvriers, les Syndicats et les Anarchistes, où la question est traitée supérieurement du point de vue purement anarchiste ; ensuite, celle-ci : Centralisme et Fédéralisme, dans laquelle il est assez facile de se faire une idée exacte du groupement fédéraliste dans toutes ses modalités. Ces magnifiques études se trouvent dans les groupes et à la Librairie Sociale.

Henri ZISLY

CHEZ LES COIFFEURS

Les masses en action

annoncé à grand bruit par une diffusion de tracts, journaux, communications à la presse de toutes opinions, etc., nous nous rendîmes, à quelques-uns, au meeting du 26 janvier ; nous nous attendions à voir quelques innovations formidables, car cellules et rayons avaient été mobilisés ; puis, nos communistes n'affirmaient-ils pas que, depuis que les petits bourgeois, contre-révolutionnaires, jaunes, etc., étaient partis, leur nombre d'adhérents avait passé le premier millie, et qu'ils allaient tous venir pour fustiger les traitres que nous sommes ?...

Hélas ! trois fois hélas ! cette salle Février, était ce jour-là bien trop grande pour les 2 ou 300 ouvriers qui s'étaient dérangés ; elle semblait vaste comme le blaf de nos mosquées, et les malheureux qui détiennent à la tribune ne rebousseront pas ce fiasco dû à la division des ouvriers par les politiciens.

Les orateurs furent nombreux et parlèrent avec abondance. Capitalisme, Moscou, fascisme, placement, semaine anglaise se mêlèrent dans une phraséologie indigeste, une vraie salade russe, quoi ! Malgré cela et les chefs de claqué, l'auditoire resta d'une indifférence glacialement, nous qui attrista. Dans cette grande salle aux banquettes vides on sentait planer un malaise, l'inquiétude se lisait sur tous les visages, l'on se dévisageait les uns les autres, en un mot, la conscience en la force syndicale n'existant pas, division haine, impuissance, conséquences de la politique de parti dans les organisations syndicales.

Le temps, ce grand nivelleur, seul est capable de mettre un peu de bon sens et de raison dans la cervelle de nos farouches fanatiques. Ayons la sagesse d'attendre, sans nous lasser de dénoncer leur bluff.

Un fait entre tous illustre leur bourgeoisie de étape intensif dont ils se sont fait une spécialité : Ils se flattent d'avoir une Fédération comptant cinquante syndicats à Paris, avec plus de mille cotisants, nombre jamais atteint dans le passé, ajoutent-ils.

Or, comment se fait-il qu'avec ce nombre de syndicats et de syndiqués qui doivent représenter une force formidable, nos mosquées laissent-ils supporter aux ouvriers coiffeurs de France et des colonies un R. A. P. draconien qui, au lieu des quarante-huit heures de travail légal hebdomadaire, contraint les ouvriers à faire 54, 56 et 60 heures et plus de travail, avec la pratique du roulement, alors que l'unique Fédération existante avant les scissions avait réussi, avec beaucoup moins d'adhérents, à obtenir un R. A. P. plus avantageux que celui en vigueur actuellement ?

Deux choses l'une : ou le nombre de syndicats et d'adhérents est capable de faire respecter la loi de huit heures, ou bien, tolérant l'état de chose actuel, ils avouent leur impuissance et se rendent ridicules ; c'est le seul dilemme logique. Nous inclinons à penser que cette dernière alternative est la vraie des syndicats fantômes ou des cotisants inconscients certes. Conclusion : trois Fédérations d'ouvriers, coiffeurs, trois syndicats à Paris, et l'impuissance devant le patronat. Quand donc les ouvriers coiffeurs se rendront-ils compte de la triste réalité et imposeront-ils silence aux charlatans de la politique qui vivent de leurs gros sous ?

Gustave TIXIER,
des coiffeurs autonomes de Paris.

Une Réponse

Dans l'« Humanité du Midi » du 1er Février 1925 a paru un article de pure calomnie et de lâches mensonges contre le camarade Astruc et signé Rivière, du Bâtiment de Marseille.

Je n'aurais jamais cru Rivière capable d'écrire pareille saleté mais puisqu'il l'a fait, je lui réponds en lui donnant le démenti formel de tout ce qu'il a écrit dans le dit article et en attendant qu'il vienne s'expliquer devant les adhérents du Bâtiment d'Albi et devant un Comité d'honneur que je demande à convoquer, je déclare que rien n'est vrai de ce qu'a dit Rivière et que tout est faux et archi-faux et si réellement Rivière a écrit cette saloperie, cela prouve que les éternels diviseurs du mouvement ouvrier, commencent à mettre en pratique les décisions prises au récent congrès des dissidents du Bâtiment, qui consistent à vouloir par tous les moyens, détruire la vieille Fédération, qui a eu le malheur de vouloir rester sur le vrai terrain syndicaliste.

Inutile de dire que la manœuvre de Rivière a fait long feu auprès des camarades du Bâtiment d'Albi, nous lui demandons de venir s'en rendre compte.

ASTRUC,
Secrétaire du Bâtiment d'Albi.

Chez les Terrassiers

LA BATAILLE S'ORGANISE CONTRE LES POLITICIENS

La Ligue des Militants syndicalistes de la Terrasse avait convoqué, samedi soir, à la Bourse du Travail de Paris, les terrassiers réfractaires à toute politique au sein du syndicat, de façon à prendre toutes dispositions utiles pour faire échec aux tentatives ignobles de la C. G. T. U. et du P. C., tentatives ayant pour but de briser et de réduire à l'impuissance le plus beau et le plus grand syndicat de ce pays.

La réunion obtint un plein succès, et malgré le défaut de propagande et de préparation, ce fut en assez grand nombre que les terrassiers répondirent à l'appel des Terrassiers.

Il y avait à cette réunion, de vieux terrassiers aux visages durcis par les luttes syndicales et aussi des jeunes, nombreux, très nombreux, avides de marcher sur les traces de leurs aînés et de faire de leur syndicat la « tête de mèlé » du prolétariat mondial.

La séance, présidée par Jollivet, s'ouvrit à 17 h. 30.

Tour à tour, les militants de l'organisation : Ceppe, Jollivet, Barthès, Baillot, Nédelec, Failloux, Mouchez, Lacé Massin, Le Corré, Picard, Nardau, Frago, etc., prirent la parole pour que les terrassiers adoptent une ligne de conduite identique et prennent une attitude d'ensemble face au danger politique, qui est à la veille de détruire la seule force syndicale qui existe encore en France.

A l'issue de la réunion, toute la salle fut unanime à adopter la proposition de Le Corre, pour sauver des mains des politiciens le Syndicat des Terrassiers.

En conséquence, les candidats officiels du P. C. se présentant seuls à tous les postes rétribués, la propagande nécessaire sera faite afin que tous les terrassiers partisans de la continuation du syndicalisme, rayent, au jour des élections, sur la liste des candidats, les noms des pantins incapables dont la C. G. T. U. et le P. C. tirent les ficelles.

Les politiciens communistes qui n'ont pas craint de s'attaquer au plus redoutable bastion du syndicalisme révolutionnaire, ne sont pas encore au bout de leurs désillusions et de leurs peines.

Avant peu, ils s'apercevront qu'on ne joue pas impunément sur la crédibilité et l'ignorance des terrassiers de la Seine, car ces derniers se chargeront de leur prouver qu'ils ne vivent pas eux, uniquement de basse démagogie comme les troupeaux bêlants qui marchent à la remorque d'un parti politique, mais qu'ils vivent seulement de leur action et de leurs efforts sur le terrain économique.

La Ligue des Militants syndicalistes de la Terrasse.

Trop vieux

Au bureau d'embauche, chez Berliet, à Lyon, plusieurs compagnons se présentent. L'employé, au premier. — Que voulez-vous ?

Le compagnon. — Je désirerais entrer comme manœuvre spécialisé, j'ai déjà fait pas mal de choses dans la mécanique.

L'employé. — Vous avez des certificats ? Et puis, quel âge avez-vous ?

Le compagnon. — J'ai 60 ans, mais...

L'employé aussitôt, ne lui laissant pas mal des choses dans la mécanique. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — J'ai 60 ans, mais...

L'employé aussitôt, ne lui laissant pas mal des choses dans la mécanique. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?

Le compagnon. — Vous avez des certificats ?

L'employé. — Vous avez des certificats ?